

FONDATION
CHARLES VEILLON
LAUSANNE

Amin Maalouf
Prix Européen de l'Essai
«Charles Veillon» 1999

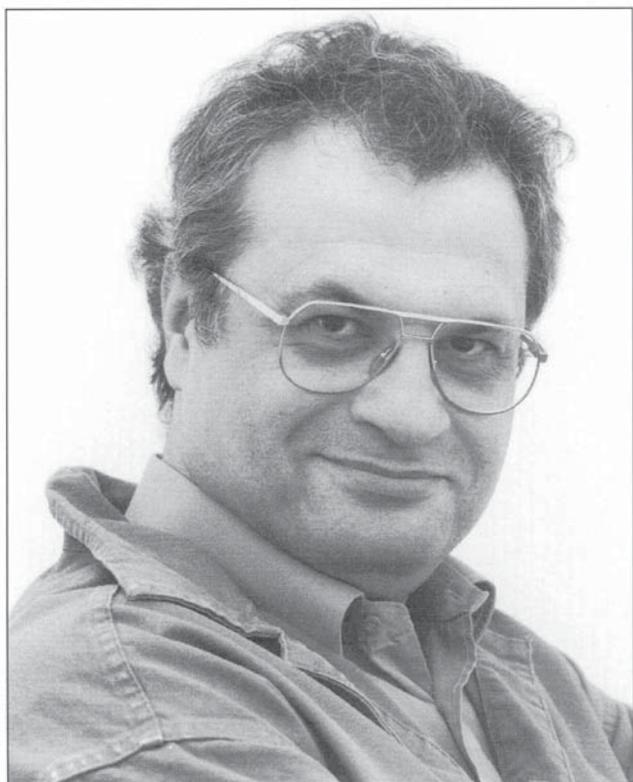
Discours de proclamation
Monsieur Pascal Veillon, Président

Allocution
Monsieur Gérard Valbert

Laudatio en l'honneur du lauréat
Christiane Asté

Conférence de Monsieur Amin Maalouf
« Faut-il avoir peur du vingt-et-unième siècle ? »

Bibliographie



© U. Andersen

Amin Maalouf

DISCOURS DE PROCLAMATION

Cher Monsieur Maalouf, vous nous avez piégés!

En effet, lorsque, il y a plus de vingt-cinq ans, nous avons eu l'idée de ce Prix de l'Essai, notre ambition, un peu téméraire, était de couvrir tous les domaines linguistiques. Car nous voulions favoriser l'émergence de pensées novatrices partout où elles s'exprimeraient. Mais nous n'étions quand même pas totalement irréalistes. C'est pourquoi nous nous sommes fixés une limite: le domaine européen, qui regroupe encore un nombre impressionnant de langues.

Et voilà que cette année, c'est vous, M. Maalouf, et votre livre *Les Identités meurtrières* qui nous avez séduits. Vous, libanais et arabophone!

Nous avons été pris au piège de nos propres limites. Le Liban, en Europe? L'arabe, une langue européenne? Est-ce une annexion? Ou une reconnaissance? Ou une nouvelle vision de l'Europe?

Comprenez bien. Nous n'avons pas hésité un instant à vous inclure dans la culture européenne. Votre itinéraire, vos engagements, votre discours vous placent au cœur du pluralisme européen.

Mais le paradoxe demeure. Et il rejoint pleinement votre message: il faut se méfier des conceptions identitaires qui ne tiennent compte que d'une seule appartenance, même pour un prix littéraire!

Le Prix Européen de l'Essai que vous recevez aujourd'hui manifeste notre conviction que ce piège devrait se refermer sur beaucoup! La construction de l'Europe y gagnerait en lucidité, et celle d'autres régions du monde aussi.

Merci, M. Maalouf, d'avoir dit clairement, dans votre premier essai, ce que jusqu'alors vous aviez mis sur les lèvres des personnages de vos romans, ou dans les situations historiques dont vous avez ravivé la mémoire.

Pascal Veillon

ALLOCUTION DE M. GÉRARD VALBERT

On me charge de présenter notre lauréat. Je dirai d'abord que je lis Amin Maalouf depuis longtemps et que j'ai fait de lui, pour le moins, trois découvertes. La première a été celle d'un journaliste de talent. Pour mon travail et par le voyage, j'avais lien avec l'Afrique, je lisais *Jeune Afrique* dont il est devenu le rédacteur en chef.

La seconde découverte est venue quelques années plus tard. C'est celle d'un romancier que je considère comme une des valeurs sûres du roman contemporain. Ce romancier qui usait de l'Histoire et qui apportait la magie de l'Orient m'a fait rêver. Nous restituant Omar Khayyam, le poète, dans *Samarcande* ou Mani, le prophète du manichéisme, dans *Les Jardins de Lumière*, il me captivait. Je ne veux pas citer tous ses titres de roman, mais je n'ai oublié ni *Léon l'Africain*, ni *Le premier Siècle après Béatrice*, ni *Le Rocher de Tanios*, un des prix Goncourt qui reste en mémoire.

En Italie, Maalouf a eu le prix Elio Vittorini pour *Les Echelles du Levant*, plaidoyer pour la réconciliation entre Juifs et Arabes. Ma troisième découverte serait donc celle de l'homme des passerelles, celui dont la réflexion conduit à la connaissance de l'autre. Historien qui nous vient de la sociologie, on lui doit une très fameuse *Histoire des Croisades vue par les Arabes*. Sa sagacité, Maalouf la doit, peut-être, à ses appartenances. Il est né en Asie, au Liban, à Beyrouth, il y a tout juste un demi-siècle. Depuis un quart de siècle, il habite Paris. Ecrivain de langue française, il est de langue maternelle arabe. Ses ouvrages sont traduits en 27 langues. Sa mère est catholique grecque, son père protestant. Il a étudié chez les jésuites. Je ne veux pas me perdre dans sa biographie, je me contente de quelques indications.

Les Identités meurtrières, l'ouvrage que nous récompensons aujourd'hui, est un de ces livres qu'une fois ouvert, on ne peut quitter avant la dernière page. Il se lit bien, vaut par sa clarté, sa simplicité, obéit aux exigences de l'essai. De plus, il répond parfaitement à la ligne

directrice du Prix Européen de l'Essai et même des prix Veillon, en général. J'emploie le pluriel car je me souviens d'un prix Veillon du roman qui a couronné des écrivains qui sont aujourd'hui des figures de la littérature européenne contemporaine. Jeune journaliste, à cette occasion, j'avais interrogé, entre autres, un Heinrich Böll. Quant au Prix de l'essai, voilà plus de vingt ans que je suis membre de son jury et s'il est toujours fidèle à une ligne de conduite, tracée par Denis de Rougemont, je remarque la diversité des lauréats : ils venaient d'Union Soviétique et ils étaient dissidents, de Pologne, de Hongrie, de Suède, d'Italie, d'Allemagne, d'Autriche, du Portugal, de Croatie, de Bosnie, de France, de Suisse et même d'Amérique. Tous défendaient une certaine idée de notre civilisation, ils avaient déjà la renommée ou allaient; quelques années plus tard, acquérir réputation ou, simplement, l'intérêt de leur essai allait à un sujet tragique de l'actualité. Le palmarès du prix tient son originalité de la diversité de ses lauréats, mais aussi, et surtout, de la constance de la réflexion qu'il propose, respect de valeurs fondamentales. Sans doute, ce prix est européen, mais il l'est dans ce que la culture européenne peut amener à l'universel.

Le choix d'Amin Maalouf répond à notre vocation profonde. Voilà un auteur qui a la passion de l'universel, qui, par sa réflexion amène réponse à un problème capital de notre époque. Nationalisme, racisme, intégrisme, on le sait, sont des fléaux. Maalouf veut appri-voiser la panthère, la bête identitaire. Il nous apprend à assumer la diversité de nos appartenances. De cet essai de sagesse, de lucidité, d'expérience, on vous parlera tout à l'heure. Je dirai, pour conclure, que cet essai, décerné à Genève, concerne aussi les Suisses. En Suisse, les identités ne sont pas encore meurtrières, mais, parfois fâcheuses, elles pourraient devenir dangereuses.

Gérard Valbert

LAUDATIO
EN L'HONNEUR DE MONSIEUR AMIN MAALOUF

Mesdames, Messieurs, bonsoir.

Je tiens à remercier mes éminents collègues de la Fondation Charles Veillon pour m'avoir confié cet hommage à l'œuvre qui est récompensée cette année et à son auteur. J'espère ainsi partager avec vous la jubilation née de la fréquentation des livres de Monsieur Amin Maalouf.

Monsieur, merci.

Ma joie contient un petit élément que je dirais un tantinet malicieux, ou rieur et, pour tout vous dire, un peu inquiet aussi, car je ne suis ni critique littéraire ni professionnelle de l'analyse littéraire; juste une citoyenne lambda qui aime lire et se recevoir de ses lectures en recevant l'écrit. Aussi, je vous remercie d'avance pour la simplicité de votre accueil.

Tout à l'heure Monsieur Maalouf se présentera à nous sous un nouveau jour puisqu'il prendra à son tour la parole; jusqu'alors je n'aurais eu affaire qu'à son écriture... mais en suis-je bien sûre?

A ce stade de mon introduction je m'arrête. Je reprends:

Mesdames, Messieurs et, cette fois j'en prends la liberté, chers amis. Chers amis parce qu'en effet, l'œuvre que la Fondation Charles Veillon honore ce soir a ceci de particulier qu'elle nous donne de vivre une proximité juste. J'entends par là une proximité avec autrui qui nous rend à nous-mêmes, qui nous autorise une intimité avec nous-mêmes. C'est là qu'il fait bon accueillir et être accueilli. Aussi suis-je reconnaissante à Amin Maalouf de ce qu'il nous lègue ainsi en cette fin de siècle toute pleine d'interrogations et d'inquiétudes.

A l'évocation du siècle, en marge des débauches festives et surtout commerciales que sa fin augure, mon regard remonte à blanc vers les récits que les futures générations en feront ou y situeront. Nous autres ici réunis le regardons déjà en nous retournant: il fait partie du passé. Non seulement un passé qui est le mien, le vôtre, celui que chacun s'est donné, mais un passé commun. Il fait partie de la «nostrité» à laquelle chacun a part.

Mon regard remonte aussi au fil des jours, et surtout au fil des nuits, aux stations innombrables de la joie et du malheur, jusqu'en ces temps mythiques où des dieux s'affrontaient, s'aimaient, jouaient, le plus sérieusement du monde, avec les humains. C'est à cette époque qu'Europe fut enlevée par Zeus, à Tyr s'accordent à dire la plupart des versions, sur la côte de l'actuel Liban.

Au cœur de la « nostrité », là où la proximité et l'intimité activent la mémoire des corps, les mythes parlent et résonnent en nous comme une intelligence à la fois profonde et précise, globale et pourtant libératrice, en tous cas féconde. C'est ce terreau qu'en merveilleux conteur, vous avez, cher Monsieur, délicatement ensemencé.

Au fil de vos romans – j'allais dire « de vos récits ! » – l'écrivain occupe la place du témoin, dans toutes les acceptions du mot, y compris celle de l'objet qui passe de main en main au cœur de la course aveugle qui télescope le temps et l'espace. Grâce à vos balises, nous parcourons le II^e siècle avec la naissance de Mani, les XI^e et XII^e siècles avec Omar Khayyam; nous passons par les violences du XVI^e siècle saturé de persécutions et de conflits d'empires puis, plus proche de nous, par le XIX^e siècle qui, au tournant du XX^e, n'en finit pas de liquider encore des empires alors que nous parlons déjà de nations. Et voilà que vous nous projetez, avec *Le premier Siècle après Béatrice* dans un cauchemar à scénario futuriste façonné par notre époque. Sans oublier, bien sûr, toute l'étendue des croisades.

Vous ouvrez grand les portes du monde pour vos lecteurs et les vents s'y engouffrent, porteurs des chuchotements de l'amour comme de ceux d'intrigues de toutes sortes. Des figures de sages côtoient celles de personnages aux intérêts inavouables, néanmoins avoués, et le sublime est, sous votre plume, cet enfant qui ne déserte pas la scène des grands mais dont les yeux bleussent à force de regarder, et dont l'intelligence, à force d'être sollicitée, apprend les raccourcis de l'essentiel.

Vous dites être passionné par l'histoire et, certes, vos romans en attestent. Mais c'est votre amour du monde qui est le plus immédiatement tangible pour vos lecteurs, votre passion pour l'existence même du monde comme tel. Car par une appartenance culturelle qui, pour être au moins double, n'en est pas moins localisée, faite de composantes multiples à la combinaison unique, vous portez la

page comme un funambule vers ce qui demeure l'inénarrable lieu de l'humain.

Au cours d'un entretien accordé à Rima Jreidini au moment de la parution, en 1996 de votre livre, *Les Echelles du Levant*, vous affirmez écrire pour bâtir des mythes de réconciliation. De tout ce qui a été rapporté au sujet de votre travail, de tout ce que vous dites au cours des interviews auxquelles vous vous êtes prêté et que j'ai pu lire, c'est ce thème qui me semble caractériser au mieux l'étoffe de vos pages noircies. Oh, il ne s'agit pas de grande Réconciliation spectaculaire, au singulier, avec une majuscule en prime, mais d'un petit et modeste pluriel, innervant. La réconciliation est présente dans vos romans, sous toutes ses formes imparfaites, allant du compromis motivé par l'intérêt égoïste jusqu'au souci de préserver le vivre ensemble de communautés qui se perçoivent comme telles, à des échelles diverses.

Là, le romancier accumule les prodiges: un petit village de la montagne libanaise, un quartier de Grenade, de Fès, de Samarcande ou d'Isphahan, rythmés par leurs coutumes, leurs disputes internes et leurs réconciliations, secoués de drames personnels et communautaires, se retrouvent pris, par un imperceptible tissage des événements, au cœur d'une gigantesque toile d'araignée où s'affrontent les intérêts des empires ou des nations. A aucun moment nous n'oublions Fès ou Tombouctou alors que le sac de Rome fait rage. Pas un seul instant ne nous éloigne de l'origine des personnages alors même que nous sommes étourdis par leurs voyages, leurs changements de statuts, la multiplication de leurs identités circonstanciées. Ils sont souvent en proie au doute, à l'hésitation, et peuvent s'en trouver un instant déchirés. Mais la plume de l'écrivain se fait légère à mesure que le conflit interne s'aggrave et, petit à petit, nous voyons émerger le prix à payer: celui d'une réconciliation du personnage avec lui-même! L'enfance n'est jamais bien loin sur ce chemin-là.

Est-ce votre appartenance à une lignée de journalistes qui imprègne ainsi vos livres d'attention à ce qui se joue pour chacun? Cette dernière se manifeste, entre autres, par un déploiement impressionnant de manœuvres diplomatiques qui nous rendent intelligibles les mondes qu'elles tentent de rapprocher et nous introduisent à une

subtile psychologie des personnages, parce qu'ils sont autant le théâtre des drames que les terres qu'ils habitent. Si la diplomatie œuvre à l'évitement de la guerre, elle ne déserte pas pour autant le combat. Nous la retrouvons au service de causes parfois très éloignées les unes des autres. Elle rejoint également vos propos au cours du même entretien évoqué tout à l'heure, lorsque vous dites que vous préféreriez, si vos livres étaient amenés à exercer une influence quelconque, à ce que celle-ci soit sur le long terme. Nous voilà revenus du même coup à cette précieuse denrée qu'est le temps, denrée que nos contemporains nous présentent amputée de sa dimension essentielle à l'humain : la durée.

Au grand souffle épique de vos romans, la durée, si chahutée par la succession de situations en dents de scie, « semble » s'évanouir. Vos personnages assument très jeunes de lourdes responsabilités. Léon l'Africain, après nous avoir abasourdis, prend sa retraite à quarante ans et Omar Khayyam est devancé par sa réputation avant même d'atteindre sa trentième année. Mais vous faites preuve d'une maîtrise de la temporalité en ayant souci de nous informer de l'âge de vos personnages, des dates (en prenant soin du calendrier de l'hégire), de la succession, des ascendances et même, pour un de vos livres, les chapitres s'égrènent en années. *Les Echelles du Levant* par exemple, qui est proche de nous par le temps et l'espace, témoigne de la durée : le récit débute en Turquie et au Liban pendant l'empire ottoman ; surviennent la guerre de 14, un voyage à Montpellier, la deuxième guerre mondiale, la résistance, le retour au Liban. Puis 1948, vécu des deux côtés d'une frontière devenue opaque à l'amour, le terrible exil dans un asile d'aliénés ; enfin la renaissance par la grâce de l'amour filial, et l'attente, la patience, l'effort pas à pas. Une première impression d'éclatement de la durée se double du recouvrement de cette dernière.

Nous marchons avec vos personnages. Comme eux nous cherchons la lumière éparpillée dans la poussière des chemins et, au fond de nos gorges, il reste un goût mystérieux, comme de figues écrasées, qui n'est plus tout à fait celui qui s'était saisi de notre palais. C'est de ce goût, insaisissable, que je parlais en évoquant l'intimité avec nous-mêmes.

L'écrivain nous mène dans les méandres des épreuves que la diplomatie retarde parfois, évite rarement, mais seule la réconciliation per-

met de les supporter et de les traverser. L'échelle du monde se mesure au grain de poussière.

Une amie me faisait remarquer que l'exposé de ce soir sera difficile «en raison de la modération de Maalouf» dit-elle. J'ai ri, en trouvant que c'était vrai. Comme il est vrai que c'est précisément elle que j'ai envie de célébrer. Alors que nous sommes pressurisés de toutes parts, que le vacarme biaise les valeurs qui nous guidaient vers l'humain par des revendications hautes, bavardes, provocantes, participatrices des doubles langages qui aliènent nos efforts de clarification, la voix d'un écrivain bouleverse l'ordre des excès. Elle dit simplement des choses complexes et nous offre un regard neuf, désencombré de la recherche des effets.

C'est par ma voisine, suisse, que j'entendis parler de l'ouvrage *Les Identités meurtrières* pour la première fois. Je l'ai récemment appelée, bien des mois donc après qu'elle eut lu le livre, pour lui demander ce qu'elle en avait pensé. Surmontant ses hésitations, elle répondit que c'était la franchise et l'accessibilité de l'exposé qui lui avaient plu; autrement dit, nous étions hors des jargons ou des langues de bois que Monsieur Maalouf semble se soucier d'éviter.

En laissant les choses se poser calmement, hors de toute nouvelle croisade, le relief apparaît, les situations entrent en dialogue et en résonance les unes avec les autres, l'observation perd son caractère d'univocité. Je cite: «Je ne crois pas non plus qu'on puisse dissocier une croyance du sort de ses adeptes». Et quand, de surcroît, on croit en l'homme, la traque de ce qui le défigure peut commencer. Dont l'excès. Cependant, Amin Maalouf ne juge ni ne condamne dans ses lignes, et l'on pressent que l'excès avec lequel les personnages de ses romans sont aux prises est un moment de leur histoire. Mais un moment qui peut avoir des répercussions à l'échelle de plusieurs générations.

Avec précision, il colorie les fils du complexe tissage identitaire et, dans l'essai qui nous réunit ce soir, démêle ainsi les différentes sources de nos appartenances. Je ne pense pas me tromper en disant que le lecteur est touché de se sentir libéré par l'intelligence de ces distinctions: l'étau de ses obligations et de ses dettes se desserre. C'est dans *Les Echelles du Levant* qu'on entend, par la bouche de Ossyane:

«Je crois même avoir dit, me laissant entraîner par mon verbe et dépassant quelque peu ma pensée, que les mots d'occupation et d'occupant ne produisaient pas chez moi l'effet de révolte immédiat qu'ils pouvaient produire sur un français. Je viens d'une région du monde où il n'y a eu, tout au long de l'histoire, que des occupations successives, et mes propres ancêtres ont occupé pendant des siècles une bonne moitié du bassin méditerranéen. Ce que j'exècre, en revanche, c'est la haine raciale et la discrimination. Mon père est turc, ma mère était arménienne, et s'ils ont pu se tenir la main au milieu des massacres, c'est parce qu'ils étaient unis par leur refus de la haine. De cela, j'ai hérité. C'est cela ma patrie. J'ai détesté le nazisme, non pas le jour où il a envahi la France, mais le jour où il a envahi l'Allemagne. S'il avait éclos en France, ou en Russie, ou dans mon propre pays, je l'aurais détesté tout autant.»

Aussi, lorsque vous vous exprimez, Monsieur, au sujet des identités, vous précisez «les identités que chacun se reconnaît». Ô combien précieuse indication! C'est ici que je pressens l'unité de votre œuvre: l'identité que chacun se reconnaît. Nous franchissons un pas, hors des sentiers usés de l'entendu; des voies inexplorées, particulières et pourtant reconnaissables peuvent se lier au subtil jeu des naissances et des générations. Ici je reconnais ce qui nous séduit en vous lisant: l'espace.

L'espace vierge et silencieux, ancestral et toujours neuf, c'est-à-dire présent à chaque génération, grâce auquel chacun pourra se déterminer. C'est ce même espace qui rend les corps non interchangeables et les personnes irremplaçables.

Les répercussions historiques sont suspendues aux actes des hommes; ceux-ci en ont parfois conscience, à plus ou moins long ou court terme, ou pas. Se croire quantité négligeable est aussi grave que se penser tout-puissant. Je cite l'extrait d'une conversation tirée du *Premier Siècle après Béatrice*:

«...que tout, dans ce monde, les lois, les sciences, les religions, les Etats, a été fait par des hommes comme lui, comme moi, et que tout, en conséquence, pouvait être jugé, raillé, défait, refait. Nous ne sommes pas des invités sur cette planète, elle nous appartient autant que nous lui appartenons, son passé nous appartient, de même que son avenir».

Un ami, sachant proche le temps de la séparation des corps et celui de l'absence, me confiait: «Je n'ai plus le temps de ne pas dire ce que j'ai à dire». Nous l'avons veillé à tour de rôle nuit et jour, et lui dont les paupières s'alourdissaient chaque jour davantage avait les yeux bien plus ouverts que les nôtres. C'était quelqu'un qui s'était toujours «exprimé» comme on aime à dire aujourd'hui, par son art. Dire ce qu'on a à dire c'est encore autre chose.

C'est ainsi que j'accueille *Les Identités meurtrières*. Comme une nécessité absolue de parole, comme une veille. Monsieur Maalouf y dit ce que ses romans expriment et racontent. D'où mon doute de n'avoir eu affaire jusqu'à présent qu'à son écriture!

Oui, je crois bien que veiller est le prix de la parole. Il ne s'agit pas seulement de lutter contre l'engourdissement et de rester éveillé. Veiller, c'est aussi prendre soin de, être attentif, guetter et apprendre à reconnaître le moindre signe; veiller, c'est se faire plus petit que ce dont nous prenons soin, plus silencieux que ce qui pourrait poindre. Veiller, c'est se rendre, aphone, à l'obscurité du monde. Alors, c'est le mouvement et la respiration même du monde qui nous donnent la parole. *Les Identités meurtrières* est un livre qui témoigne, à mes yeux, de cette attitude-là. Chacun sent alors un regard bienveillant, sans complaisance, vigilant. Le regard simple et attentif de celui qui recueille nos malaises et prend soin, entre les lignes, non pas d'eux! mais de nous.

La nostrité simple se mue en nostrité aimante, et fière, digne, loin de toute sentimentalité. Dans un texte¹ qui fustige la lutte du sabre contre l'esprit, Camus écrit: «Il est vain de pleurer sur l'esprit, il suffit de travailler pour lui». Il y évoque, comme un levain, la froide frugalité du sage.

Point n'est besoin d'ascétisme, nous dit Amin Maalouf, pour vivre de cette frugalité, elle est au cœur même du monde, il suffit de travailler à la désencombrer. Je cite *Léon l'Africain*: «La richesse ne se mesure pas aux choses qu'on possède, mais à celles dont on sait se passer». Si nous sommes portés par la lecture de ses ouvrages, c'est parce qu'il y a de la place pour chacun. C'est également, du reste, un remède qu'il préconise pour nos sociétés malades des exclusions qu'elles opèrent, loin de tout moralisme, mais avec la voix ferme de

1 Albert Camus, «Les amandiers» in *L'été*, Paris, folio Gallimard, 1972, p. 111-115 (Gallimard 1959).

celui qui est né dans une société plurielle, qui a vu la mort de près, qui a ou a eu toutes les raisons d'avoir honte de l'espèce à laquelle il appartient. Peut-être aussi de lui-même, ce qui est un thème récurrent au fil de ses romans et qui y est magnifiquement pris en charge.

Il y a un trait dominant dans votre travail, cher Monsieur, que je souhaite relever en m'acheminant vers la conclusion. Est-il surgi par atavisme ou par métier? Ou bien des deux ensemble et même plus? Il s'agit de votre curiosité. Une belle curiosité qui accompagne votre intérêt pour les êtres, et ouvre vos préoccupations de fond à la vie multiforme des corps. Avec humour, cette sœur aînée de la tendresse. L'architecture comme la nature sont minutieusement présentes dans vos livres, les objets, les parfums et les saveurs sont autant de médiations participant du sens, ainsi que les corps avec leurs grâces, leurs disgrâces et leurs gestes si significatifs, surtout en Orient. Tout participe d'une chorégraphie qui prend en charge la réalité de la matière et de la chair et affleure dans la langue, y compris dans celle de l'essai dont les descriptions sont pourtant absentes. Dans ce dernier ouvrage, ce mouvement d'ensemble parle de manière quasi réfractaire à l'analyse; peut-être participe-t-il de l'espace que j'évoquais tout à l'heure, qui en vient par là à changer imperceptiblement de qualité?

Comme oriental, vous habitez singulièrement l'espace et le temps, et si le métier de journaliste a pu un moment altérer cette singularité, celui d'écrivain redonne ses droits à la profondeur des rythmes. En Orient, les personnes se touchent, les hommes s'embrassent, l'ordre des urgences est bouleversé par celui de l'hospitalité. Cet héritage-là est autant vertical qu'horizontal à qui veut bien de lui! L'espace se conforme aux êtres et non les êtres à l'espace, ni même au temps. Mais c'est peut-être cela qui me faisait parler de proximité et d'accueil!?

Dans le foisonnement des thèmes qui, dans vos livres, mettent en scène tout l'humain, je distingue en filigrane, partout, une même tension et un même déchirement: je cherche la sagesse et la liberté mais je ne serais pas libre sans la liberté de ceux que j'aime.

Pour terminer, j'aimerais lire un court passage du roman *Le premier Siècle après Béatrice* et laisser son auteur aux prises avec sa résonance:

«Et ici, chez nous, qu'avons-nous fait? Nous nous sommes abondamment égorgés, pilonnés, gazés avec fureur, jusqu'au milieu du XX^e siècle. Puis, un jour, repus, assagis, fatigués, quelque peu vieillis, nous nous sommes assis sur le plus confortable fauteuil en hurlant à la cantonade: «Et maintenant, tout le monde se calme!» Eh bien non, vois-tu, tout le monde ne se calme pas en même temps que nous. Il y a partout des Alsace-Lorraine, des querelles de papistes et de huguenots, tout aussi absurdes que l'ont été les nôtres, tout aussi meurtrières; il faut que folie se passe. Soyons patients avec le monde!»

Mesdames, Messieurs, merci de votre attention.

Christiane Asté

FAUT-IL AVOIR PEUR DU VINGT-ET-UNIÈME SIÈCLE ?

Au moment où le compteur du temps s'apprête à tourner de ses quatre chiffres pour afficher une année neuve, on perçoit dans le monde une certaine exaltation, des bouffées de nostalgie, et aussi quelques vieilles frayeurs.

Cette fébrilité peut s'avérer agaçante, et l'on a parfois envie de rappeler l'évidence, à savoir que notre mode de calcul et notre mode de datation sont finalement arbitraires, qu'après tout une année n'est que le temps de rotation de la terre autour du soleil, et que cent ans ou mille ans ou deux mille ne pèsent pas très lourd dans l'histoire de la terre ni dans l'histoire du soleil. Il n'en reste pas moins qu'en tant que mortels, nous sommes forcément fascinés par la course du temps, par les dates, par les anniversaires, et celui qui s'approche est assurément la plus belle pièce de toutes nos collections.

Aussi nous sentons-nous invités à faire des bilans. Certaines revues ont eu l'idée de demander à quelques personnes en quel autre siècle du millénaire finissant elles auraient aimé vivre. J'ai répondu pour ma part que j'avais souvent envie de me plonger dans des époques révolues, mais à distance, par la pensée, par les livres et les documents, par l'imagination. En revanche, je n'aurais certainement pas voulu vivre à une époque antérieure à la nôtre. Je suis d'ailleurs persuadé que tous mes contemporains auraient la même attitude. Aller chez un dentiste au seizième siècle, ou comparaître devant un tribunal au treizième siècle, non merci ! Avoir des enfants, en se résignant d'avance à les voir mourir en bas âge, de la diphtérie, ou de quelque autre calamité imparable, non ! S'il nous arrive aujourd'hui de pester contre l'abus d'antibiotiques, nous n'aurions certainement pas voulu vivre à une époque où les antibiotiques n'existaient pas.

A vrai dire, nous n'aurions pas besoin de remonter très loin dans le temps pour avoir envie de courir nous réfugier sous le toit dur de notre propre époque. La plupart d'entre nous ont connu, j'en suis sûr, des êtres chers qui sont morts il y a quelques années de maladies qu'aujourd'hui on sait parfaitement guérir.

J'ai pris ces exemples dans le domaine de la médecine, qui nous touche dans notre chair; j'aurais pu évoquer divers autres domaines. Car, malgré les évidentes disparités entre les sociétés, et au sein de chaque société, il ne fait pas de doute que, dans l'ensemble, nos contemporains, hommes et femmes, vivent aujourd'hui plus longtemps, et en meilleure forme, et moins miséreux, et moins craintifs, et plus libres, et bien moins désarmés face aux calamités que ne l'ont été tous leurs ancêtres depuis l'aube des temps.

L'évolution n'a pas été linéaire. Il y a eu, au cours des millénaires écoulés, des avancées mais aussi des rechutes. De ce point de vue, le siècle qui s'achève n'a, hélas, rien à envier à ceux qui l'ont précédé. Les guerres, les génocides, les totalitarismes, le péril nucléaire – rien de tout cela n'est complètement surmonté. Nous sortons des décombres du vingtième siècle avec encore de la poussière sur nos habits et dans nos âmes; mais, pour l'essentiel, nous sortons indemnes. Par quelque miracle, par quelque insaisissable sagesse que nous n'osions pas espérer, les cataclysmes ultimes ont pu être évités.

Oh, c'est loin d'être le monde idéal, et nous ne sommes pas encore à l'abri du pire. Le livre que vous avez eu l'amabilité de distinguer est justement consacré aux périls nouveaux qui nous guettent. Il n'en reste pas moins que l'humanité vient de passer, me semble-t-il, à la vitesse supérieure. Le crépuscule que nous atteignons n'est pas celui de l'histoire, c'est celui de la préhistoire. Pour moi, l'histoire ne fait que commencer.

Pendant des millénaires, on s'est battu pour des territoires, pour la suprématie de tel empire, de telle ou telle nation, pour le contrôle d'un gisement, d'une route, ou d'une Alsace-Lorraine; de telles luttes se poursuivront çà et là, et elles nous donneront quelque temps encore l'illusion que c'est cela l'histoire. Mais bientôt l'histoire sera autre chose. Ce sera l'aventure de l'espèce humaine, enfin désentravée, qui s'élèvera peu à peu au-dessus de sa boue natale; il y aura encore des conquêtes, mais elles seront scientifiques, éthiques, mentales et spirituelles. Dans un siècle, plus personne ne se souciera de savoir quelle tribu humaine possède l'Alsace-Lorraine, le Chaco ou les

Malouines; et d'ailleurs, dès à présent, quand nous nous demandons à quoi ressemblera le monde à la fin du vingt-et-unième siècle, les questions qui nous intéressent seraient plutôt: Jusqu'à quel âge les humains vivront-ils en 2099, et dans quelles conditions physiques, mentales ou même climatiques? Que sera pour eux le travail, et que feront-ils du temps libre qui ne cessera de s'allonger? Comment se déplaceront-ils, par quels moyens communiqueront-ils, quelle nourriture consommeront-ils, quel air respireront-ils? A quoi ressemblera leur vie quotidienne, et jusqu'où seront allées leurs libertés comparées aux nôtres?

Mais peut-être devrais-je m'interrompre ici pour revisiter tout cela par un autre chemin.

C'est un lieu commun de dire que l'évolution s'accélère dans divers domaines. Autrefois, les grandes inventions et les découvertes majeures, qui transformaient profondément et durablement la vie des hommes, étaient très espacées. D'une génération à l'autre, on voyageait à la même vitesse que ses ancêtres, on communiquait de la même manière, on souffrait des mêmes maladies, qui étaient traitées avec les mêmes remèdes. Comparé à ce qu'il est aujourd'hui, le temps était quasiment immobile. Depuis, le temps s'est mis à marcher de plus en plus vite, et aujourd'hui, il semble qu'il se soit mis à courir. Les bouleversements technologiques se succèdent, au point que des instruments qui paraissaient encore d'une grande nouveauté il y a vingt ans, ou dix ans, ou même trois ou quatre ans, ne sont plus aujourd'hui que de vénérables antiquités. Je ne vais pas m'étendre sur ce que chacun de nous observe chaque jour dans l'informatique, la robotique, le téléphone, l'Internet, les satellites, et la conquête de l'espace. Ni insister longuement sur le fait que l'évolution accélérée ne se limite pas à ce qui relève directement des sciences et des techniques, mais qu'elle a été à peine moins impressionnante dans le domaine des mœurs, des idées et du mode de vie. Il est clair, par exemple, qu'en matière de relations humaines et de sexualité, bien des choses sont aujourd'hui largement admises, qui paraissaient impensables, ou innommables, ou infamantes il y a quelques années encore.

J'ai voulu rappeler ces évidences, parce qu'on est bien obligé de se demander en décembre 1999 si cette évolution pourra se poursuivre ainsi, à ce même rythme, tout au long du vingt-et-unième siècle, et au-delà.

Bien entendu, l'an 2000 n'est en aucune manière un butoir. L'évolution frénétique des techniques, des inventions, des mœurs, n'a aucune raison de s'interrompre, ni de se ralentir; il est même probable que l'accélération se poursuivra, dans tous les domaines. Il y a aujourd'hui, à travers le monde, dans les ateliers, dans les laboratoires, ou devant des écrans, des millions d'hommes et de femmes qui cherchent, qui expérimentent, qui inventent, qui s'appêtent à révolutionner nos connaissances, notre vision des choses et de nous-mêmes, nos habitudes, nos mœurs, notre style de vie et parfois même nos plus solides croyances.

Intellectuellement, nous sommes prêts à admettre l'idée d'un monde en perpétuelle transformation. Mais il est vrai que nous avons parfois le vertige, ce qui nous amène à nous raidir. Il y a toujours cette musique de trop qui nous paraît tapageuse, cette invention de trop qui nous paraît diabolique, cette liberté de trop qui nous paraît perverse, et tout cela finit par nous faire toucher, consciemment ou inconsciemment, les limites de ce que notre propre esprit tolère. Ces limites ne sont pas les mêmes pour tous, elles dépendent du milieu, de l'âge, et de cent autres facteurs impondérables. Mais nous atteignons tous, tôt ou tard, le seuil de l'incompréhension.

Ayant dit cela, j'en reviens à mes interrogations. Si, comme on le dit, la médecine et la biologie ont progressé dans les trente dernières années plus qu'au cours des trente siècles précédents, où en sera-t-on si la progression se poursuivait encore pendant trente ans, pendant soixante ans, pendant trois cents ans? L'espérance de vie, qui avait longtemps été stable, a explosé au cours de ce siècle. Dans certains pays, on a pu ajouter à l'âge moyen trente ou quarante nouvelles années, parfois même plus. Quelle sera donc l'espérance de vie à la fin du XXI^e siècle? Et à la fin du XXII^e? Et à la fin du troisième millénaire? Vivra-t-on jusqu'à cent vingt ans? Jusqu'à deux cents ans? Jusqu'à six cents ans? Vivra-t-on indéfiniment? Jusqu'à quel point

pourra-t-on contrôler le processus de vieillissement? Où en sera l'exploration du gène humain? Et la vie? Pourra-t-on la reproduire en laboratoire? Et lorsqu'on l'aura reproduite, quel type d'organismes saura-t-on fabriquer? Des bactéries? Des mouches? Des souris? Des humains?

A un moment ou à un autre, dans notre réflexion, nous atteignons forcément l'inimaginable, l'inconcevable. Nous levons les bras, nous avouons notre ignorance si nous sommes de bonne foi; ou bien nous proclamons quelques croyances définitives si nous éprouvons, dans notre légitime vertige, le besoin de nous cramponner à quelques certitudes.

Là encore, ce qui est vrai dans les domaines de la science, l'est également dans le domaine des mœurs. Il ne fait pas de doute qu'au cours des dernières années, et à l'exception de quelques rares pays, les hommes et surtout les femmes ont conquis des droits nouveaux, des libertés nouvelles. On ne peut exclure qu'au cours du siècle à venir, ce mouvement aussi puisse se poursuivre, et même s'accélérer. Et qu'il puisse suivre des chemins qui nous paraîtraient aujourd'hui incongrus. C'est qu'il nous est extrêmement difficile d'imaginer quels nouveaux droits, quels nouveaux comportements vont régir les sociétés humaines. A l'horizon 2030, on parvient encore à extrapoler à partir des tendances actuelles, et non sans une grosse marge d'erreur. A l'horizon 2100, ce n'est même plus de la spéculation, c'est de la divination gratuite.

J'ai toujours été frappé par le fait que la science-fiction, lorsqu'elle cherche à imaginer les sociétés de l'avenir lointain, n'envisage généralement que des scénarios apocalyptiques. Et, dans la mesure où je me suis parfois frotté à l'anticipation, je ne m'exclus pas du lot. Nous ne voyons dans les siècles futurs que des pouvoirs tyranniques, une violence extrême, le retour à l'esclavage et mille autres monstruosité du passé. Ce n'est pas seulement parce que la littérature a pour fonction de tirer les sonnettes d'alarme. C'est aussi parce qu'il nous est difficile, et même quasiment impossible, d'imaginer une société qui aurait étendu et étendu encore et transformé sans arrêt ce que nous entendons par liberté, démocratie ou droits de l'homme. Il est, hélas,

dans l'ordre des choses que nous vivions aujourd'hui avec des idées, des convictions, des habitudes, des connaissances qui, dans trente ans, seront dépassées, et qui, dans cent ans, paraîtront risibles.

Pour cette raison, l'excès de lucidité est préjudiciable à notre équilibre mental. Nous devons garder en nous une certaine capacité d'aveuglement, et une certaine arrogance défensive face à cet avenir qui sera le continuateur de notre monde, mais également son fossoyeur. Afin de vivre pleinement le temps présent, il faut une certaine confiance en l'avenir, mais aussi une certaine méfiance.

J'évoque tout cela en ayant à l'esprit la question qui a été le point de départ de notre réflexion de ce soir : faut-il avoir peur du XXI^e siècle ? Mon souci étant que cette méfiance spontanée, cette peur réflexe qui est en chacun d'entre nous sous une forme ou sous une autre, ne nous dicte pas notre vision du siècle à venir. Elle est inévitable, je le répète, et légitime, mais il faudrait s'efforcer de la mettre entre parenthèses pour poser sur le XXI^e siècle un regard plus serein, pour mettre l'accent sur les véritables périls plutôt que sur nos propres frayeurs instinctives.

Ces périls ne sont pas tous visibles aujourd'hui à l'œil nu, du moins pour moi, qui ai, en plus des opacités de mon époque, mes propres opacités. Mais je vais en énumérer quelques-uns avant de conclure. Il y a, tout d'abord, les périls liés aux immenses capacités scientifiques, technologiques et économiques que nous avons acquises, et qui peuvent donner lieu à des abus potentiellement dévastateurs. Appât du pouvoir, appât du gain, irresponsabilité, dispersion des centres de décision – il paraît difficile d'éviter les dérapages, il serait même raisonnable de dire, dès à présent, qu'il y en aura constamment. Dans le domaine des manipulations génétiques, tant sur l'homme que sur d'autres espèces animales et végétales. Dans le domaine de la manipulation du cerveau humain et de tout un ensemble de facultés et de processus mentaux aujourd'hui mal connus. Dans le domaine de la miniaturisation des armes de destruction massive. Des dérapages qui pourraient affecter de manière irréversible l'intégrité physique et mentale de l'espèce humaine, ou son milieu vital.

Pour éviter ces dérapages, il faudra une vigilance constante, le combat ne sera jamais gagné une fois pour toutes. Plus que par le passé, sans doute, il y aura des moments de grande frayeur où l'on se sentira au bord du précipice. Ce qui nécessitera une gestion du monde qui ne ressemble guère à celle que nous connaissons aujourd'hui. Une gestion plus responsable, certainement. Plus globale. Plus rigoureuse, probablement. Sera-t-elle également plus autoritaire ?

Cette question en induit une autre, plus vaste, concernant l'avenir de la démocratie. En effet, l'un des paradoxes de cette fin de siècle, c'est que nous semblons aller à la fois vers plus de liberté, et vers moins de démocratie. On peut s'exprimer beaucoup plus librement, et dans de nombreux pays qui furent longtemps bâillonnés – notamment en Europe de l'est et en Amérique latine. Mais on a aussi, un peu partout, même dans les plus anciennes démocraties, le sentiment que toutes les orientations essentielles sont fixées bien avant qu'on ne demande leur opinion aux électeurs ; que ce ne sont pas ces derniers qui déterminent la politique économique et sociale de leur pays, mais la loi du marché. D'où un désintérêt, un découragement, une perte de crédibilité pour la politique et ses hommes. Nous nous percevons de plus en plus comme des contribuables, des consommateurs, des usagers, des téléspectateurs – mais de moins en moins comme des citoyens. C'est là une dérive inquiétante, qui peut miner les fondements de la démocratie et menacer à terme nos libertés, ainsi que toute vie sociale organisée.

A cette crise de la démocratie, qui nécessite des solutions imaginatives, s'en ajoute une autre. Elle est née de la globalisation, et concerne justement, ce que j'appellerais « la globalisation de la démocratie ». Je ne parle pas ici de la nécessaire extension des pratiques démocratiques. Je parle d'un autre phénomène, qui est rarement encore évoqué de manière spécifique, mais qui n'en est pas moins lourd de menaces pour l'avenir. Si le monde entier est en train de devenir un espace économique et politique intégré, où les décisions majeures sont de moins en moins celles des gouvernements nationaux, ne faudrait-il pas que cet espace soit régi par des règles qui ressemblent à celles qui régissent les démocraties ? Si l'on va vers un monde où il y a une autorité suprême, qui intervient là où elle pense

devoir intervenir, qui limite dans divers domaines la souveraineté des États, ne faudrait-il pas qu'un jour cette autorité soit choisie, qu'elle soit élue? En poussant ce raisonnement jusqu'à la caricature, on pourrait se demander s'il est normal que le président des États-Unis, qui prend chaque jour des décisions qui affectent l'ensemble de la planète, continue à être choisi exclusivement par les électeurs américains qui forment à peine 4 ou 5 pour cent de la population mondiale. Je souris, parce que je sais que cette question est aujourd'hui insoluble, mais je ne suis pas sûr qu'on en sourira encore dans cinquante ans. Le gouvernement du monde ne pourra demeurer indéfiniment une autorité de fait, celle d'une puissance et d'une alliance militaire sorties victorieuses de la dernière confrontation planétaire. Il faudra bien établir un jour, à l'échelle globale, un État de droit, des pouvoirs reconnus et des contre-pouvoirs – quelque chose qui ressemble à une démocratie.

Ce n'est là, bien entendu, qu'un aspect de ce phénomène aux multiples facettes qu'on appelle aujourd'hui mondialisation ou globalisation. On peut prédire, sans risque de se tromper, que les tensions liées à ce phénomène – comme celles liées à la gestion des progrès scientifiques – seront omniprésentes au cours du nouveau siècle. Comment concilier l'émergence d'une culture globale avec la volonté de maintenir les cultures particulières? Comment promouvoir l'universalité des valeurs essentielles tout en préservant la diversité des expressions culturelles? Comment transformer notre planète en un vaste espace d'échanges sans qu'elle ne se transforme en une jungle où les faibles seraient impitoyablement piétinés?

Que d'interrogations en cette fin de siècle! Dans les domaines que j'ai cités, et dans bien d'autres! Saura-t-on concilier, par exemple, le besoin de liberté dans nos sociétés avec le maintien d'une exigence éthique? Saura-t-on garder aux diverses sociétés humaines une certaine dimension spirituelle sans faire pour autant le lit du fanatisme? Parviendra-t-on à évoluer vers des sociétés modernes, laïques et adultes sans pour autant abolir toute spiritualité?

Toutes ces questions ne peuvent que susciter chez nous des appréhensions. Dans le même temps, l'aventure humaine n'a jamais été

passionnante à suivre. Et pour en revenir à mon propos du début, ce ne sont pas les épisodes précédents que j'aimerais revivre, ce sont les épisodes à venir que j'aimerais pouvoir découvrir.

Je suis dans une salle de cinéma, un film est projeté sur la toile. Et je sais d'avance qu'en tant que mortel, il me faudra sortir avant la fin. Dans une heure ou dans cinquante ans, il me faudra partir, pendant que le film se poursuivra. Soit dit en passant, pour moi, le paradis, ce serait justement un lieu d'où l'on continuerait à suivre le déroulement de l'aventure humaine, indéfiniment, et en gardant sa capacité à s'instruire et à s'émouvoir.

Mais c'est ici que nous sommes encore, ce soir, tous ensemble. Et en renouvelant mes remerciements au jury du Prix européen de l'essai et à la Fondation Charles Veillon, je souhaite à chacun d'entre nous d'avancer avec émerveillement et sérénité, avec vigilance et espoir, au cœur du XXI^e siècle.

Amin Maalouf

Erratum

Page 26, dernier paragraphe, deuxième phrase ⇨ lire :

*« Dans le même temps, l'aventure humaine n'a jamais été **aussi** passionnante à suivre. »*

BIBLIOGRAPHIE

FRANÇAIS

LES CROISADES VUES PAR LES ARABES, J.-C. Lattès: 1983;
J'ai lu: 1985, 1996, 1999

LÉON L'AFRICAIN, J.-C. Lattès: 1986; Livre de poche: 1997

SAMARCANDE, J.-C. Lattès: 1988; Livre de poche: 1989;
De la Seine: 1992

LES JARDINS DE LUMIÈRE, J.-C. Lattès: 1991; De la Seine: 1992;
Livre de poche: 1994

LE PREMIER SIÈCLE APRÈS BÉATRICE, Grasset & Fasquelle: 1992;
Livre de poche: 1994

LE ROCHER DE TANIOS, Grasset & Fasquelle: 1993;
Livre de poche: 1996

LES ECHELLES DU LEVANT, Grasset & Fasquelle: 1996;
Livre de poche: 1998

LES IDENTITÉS MEURTRIÈRES, Grasset & Fasquelle: 1998

ANGLAIS

THE CRUSADES THROUGH ARAB EYES, Saqi Books: 1984

THE FIRST CENTURY AFTER BEATRICE, Abacus (Little, Brown): 1994

THE GARDENS OF LIGHT, Quartet Books: 1996; Abacus (Little, Brown):
1997; Interlink Publishing Group Inc.: 1999

LEO THE AFRICAN, Abacus (Little, Brown): 1994

PORTS OF CALL, Harvill Press: 1999

THE ROCK OF TANIOS, Abacus (Little, Brown): 1995

SAMARKAND, ABACUS (Little, Brown): 1994

ALLEMAND

LEO AFRICANUS, Nymphenburger: 1988

SAMARKAND, Nymphenburger: 1990

DER MANN, AUS MESOPOTAMIEN, Nymphenburger: 1992;
Droemer: 1994

DIE WIEDERKEHR DES SKARABÄUS, Nymphenburger: 1993;
Droemer: 1995

DER FELSEN DES TANIOS, Nymphenburger: 1994; Droemer: 1997

DER HEILIGE KRIEG DER BARBAREN. DIE KREUZZÜGE AUS DER SICHT
DER ARABER, Diederichs: 1996

DIE HÄFEN DER LEVANTE, Insel: 1997; Suhrkamp: 1999

ITALIEN

LEONE L'AFRICANO, Longanesi: 1987; Tea Due*: 1995

LE CROCIATE VISTE DAGLI ARABI, Longanesi, 1989

IL MANOSCRITTO DI SAMARCANDA, Longanesi, 1989

GLI GIARDINI DI LUCE, Corbaccio: 1993; Tea Due: 1996

COL FUCILE DEL CONSOLE D'INGHILTERRA, Bompiani: 1994

GLI SCALI DEL LEVANTE, Bompiani: 1998, 1999

L'IDENTITÀ, Bompiani: 1999

«LE PREMIER SIÈCLE APRÈS BÉATRICE», Bompiani, en cours de traduction

* *Tascabili degli Editori Associati*

PRIX ET DISTINCTIONS:

«SAMARCANDE», PRIX DES MAISONS DE LA PRESSE, 1988.

«LE ROCHER DE TANIOS», PRIX GONCOURT, 1993.

«GLI SCALI DEL LEVANTE», PREMIO ELIO VITTORINI, 1998.

«GLI SCALI DEL LEVANTE», PREMIO NONINO, 1998.

Ecrivain de renommée internationale, Amin Maalouf, a été traduit en plus de 27 langues.

*Cette plaquette a été achevée
d'imprimer en mars 2000
sur les presses de
l'Atelier Grand SA,
imprimeurs-éditeurs
au Mont-sur-Lausanne
(Suisse)*